

Ayant fait moi-même cette réflexion, et cherchant à n'imiter personne dans le genre que je voulais suivre, si mon imagination s'était fourvoyée en s'arrêtant à la décadence des Romains, elle n'avait qu'un pas à faire du Bas-Empire au siècle de la chevalerie, époque fertile en événements, que les peintres avaient jusqu'alors dédaignée. Cette résolution dissipa mes incertitudes et fixa toutes mes idées. Je cherchai alors à m'occuper exclusivement des études nécessaires à la carrière nouvelle qui s'ouvrait devant moi : les manuscrits et les chroniques des vieux temps devinrent aussitôt mes lectures favorites ; les châteaux, les monuments et les meubles gothiques furent les nouveaux objets de mes investigations. Dans mes rêveries solitaires, parcourant un jour les monuments de Saint-Denis, réunis alors au Musée des Petits-Augustins, et cherchant à expliquer les devises gothiques de ces illustres tombeaux, je fus frappé du sentiment profond renfermé dans ce peu de mots gravés sur la tombe de Valentine de Milan : *Rien ne m'est plus, plus ne m'est rien !...* J'y trouvai spontanément le motif d'un tableau, et je me mis à en étudier la composition et l'exécution avec le plus grand soin. Je passai une partie de l'hiver à cet ouvrage et à un autre plus grand, dans lequel mes amis Revoil et Gay m'avaient engagé à peindre l'ouverture des églises rendues au culte par le Concordat. Je peignis donc sur une assez grande toile : *Bonaparte, premier consul, et le cardinal Caprara, légat du pape, ouvrant la porte d'un tabernacle dans lequel on voyait le saint calice surmonté de la sainte hostie, symbole de notre religion.* Autour de l'autel étaient groupés les deux autres consuls et quelques personnages accessoires. Cette composition parut plaire à mes amis, mais je n'en étais pas satisfait. Ce sujet n'était pas en rapport avec mes dispositions pittoresques. Aussi j'y travaillais avec nonchalance, et je priai M. David de vouloir bien m'honorer de ses conseils. Il eut la complaisance de venir à mon atelier, et au premier coup-d'œil qu'il jeta sur mon chevalet, où se trouvait le tableau du Concordat, il me dit : « Voilà qui n'est pas mal. » Je ne me contentai pas de : pas mal, lui répondis-je, car cela veut presque dire que c'est mauvais ; et aussitôt je donnai un grand